



HAL
open science

Le personnel d'une société savante russe à l'époque soviétique

Cedric Pernette

► **To cite this version:**

Cedric Pernette. Le personnel d'une société savante russe à l'époque soviétique. Célèbres ou obscurs. Hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire, CTHS, Apr 2009, Bordeaux, France. ⟨hal-03943858⟩

HAL Id: hal-03943858

<https://hal.science/hal-03943858v1>

Submitted on 7 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le personnel d'une société savante russe à l'époque soviétique

Cédric Pernette

Résumé

L'histoire de la Société scientifique de Kostroma (KNO) est intéressante à plus d'un titre. Ce groupement érudit constitue un magnifique exemple de ce qu'il est convenu d'appeler « l'âge d'or des études régionales » en Russie. La Société scientifique de Kostroma a été active de 1912 à 1929, date de la violente reprise en main des sociétés savantes soviétiques par le pouvoir stalinien. Cette contribution se propose de dresser un panorama du personnel et des membres de cette société, l'une des plus représentatives du paysage savant russe et soviétique (*kraevedenie*). Il est particulièrement intéressant d'étudier le profil socioculturel des érudits russes en comparaison avec leurs homologues français. On s'interrogera aussi sur la participation des paysans aux travaux savants. On verra de même qu'à la différence de nombre de groupements d'Europe occidentale, la Société scientifique de Kostroma, comme d'autres sociétés russes, réservait aux femmes un rôle de premier plan. Cette étude de la composition des sociétés savantes soviétiques explique enfin en grande partie la violence avec laquelle le régime stalinien s'est acharné contre elles au tournant des années trente.

Citer ce document / Cite this document :

Pernette Cédric. Le personnel d'une société savante russe à l'époque soviétique. In: Les sociétés savantes locales : des hommes au service de la connaissance et de la culture. Actes du 134^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Célèbres ou obscurs : hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire », Bordeaux, 2009. Paris : Editions du CTHS, 2011. pp. 59-69. (Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 134-6);

https://www.persee.fr/doc/acths_1764-7355_2011_act_134_6_2027

Fichier pdf généré le 09/03/2022

Le personnel d'une société savante russe à l'époque soviétique

Cédric PERNETTE

*Maître de conférences en langue et civilisation russes,
Université Paris-Sorbonne*

Le 12 août 1930, Vasilij Fëdorovič Karpyč, membre du parti communiste fraîchement élu à la tête du Bureau central des études régionales en Union soviétique, publie dans les *Izvestija* un très long article consacré au problème de la place des études régionales dans le contexte du Grand Tournant stalinien. La première phrase de ce texte est très éloquent quant aux intentions du pouvoir : « Nous ne pouvons supporter plus longtemps la situation d'isolement¹ dans laquelle se trouve le mouvement des études régionales. » Plus loin, il écrit :

« Au moment où le socialisme est en train de mener une offensive généralisée, nous ne pouvons laisser de côté cette organisation énorme. Il faut que nous réfléchissions aux mesures à prendre. Nous devons conquérir et prendre la direction du mouvement des études régionales². »

Cet article, on le voit, n'est autre qu'une déclaration de guerre aux dizaines de milliers de chercheurs de province, les *kraevedy* (littéralement : « les connaisseurs de leur terroir »). M. Karpyč lui-même évalue à près de quatre-vingt mille le nombre de ces savants (mot, soit dit en passant, qu'il n'utilise qu'en le mettant entre guillemets), évoluant dans quelque deux mille organisations savantes de très diverses envergures.

Le fait que le pouvoir stalinien ait jugé indispensable de signer cette déclaration de guerre dans le premier quotidien de l'Union des républiques socialistes soviétiques en dit long sur les enjeux pour lui de la reprise en main des études régionales soviétiques. Il démontre que, dès son établissement, le régime totalitaire de Staline avait vu en ces organisations d'érudits locaux une réelle menace pour son intégrité. Dans ces conditions, il n'avait pas d'autre choix que celui de tout mettre en œuvre pour les réduire au silence. Pour comprendre l'hostilité du pouvoir soviétique à l'encontre des acteurs des études régionales, il convient de se pencher sur plusieurs questions. Tout d'abord, qui étaient ces hommes et ces femmes qui, aux quatre coins du pays, consacraient toute leur activité à la collecte, la conservation et la diffusion du savoir local ? Quelles étaient leur origine, leur formation, leurs motivations ? Dans quels cadres, au sein de quelles structures évoluaient-ils ? Quels sujets développaient-ils, quelles problématiques étaient les leurs ? Je propose, dans cet article, de m'arrêter plus particulièrement sur le profil des érudits locaux, sur leur personnalité : cette approche est la plus à même de donner à comprendre en quoi ces personnes étaient senties comme un danger potentiel par le pouvoir.

C'est une étude de cas qui nous permettra de répondre à ces interrogations. Aussi consacrerai-je cette intervention à l'étude du personnel de l'une des plus remarquables sociétés savantes russes du premier tiers du xx^e siècle : la Société scientifique de Kostroma pour l'étude de la région (dont l'acronyme russe est KNO). Fondé en 1912 dans la ville de Kostroma, chef-lieu d'une région située à environ 300 kilomètres au nord-est de Moscou, ce groupement est rapidement devenu une sorte de modèle pour tous les érudits de la province russe.

1. Comprendre « d'indépendance ».

2. V. F. Karpyč, « O kraevedčeskom dviženii ».

Il faut préciser d'emblée que le phénomène de la sociabilité érudite (pour reprendre l'heureuse expression de Jean-Pierre Chaline) a été beaucoup plus tardif en Russie qu'en Europe occidentale, et notamment qu'en France. Au tournant du ^{xx} siècle, les sociétés savantes provinciales au sens classique du terme n'étaient, dans tout l'empire, qu'une vingtaine, et la première d'entre elles n'était apparue à Voronež qu'en 1852. Le rythme de création de nouvelles sociétés s'est ensuite nettement accéléré, puisqu'une autre vingtaine de groupements a vu le jour entre 1900 et 1917, avant de connaître une croissance exponentielle, pour des raisons sur lesquelles je reviendrai, au lendemain de la révolution bolchevique : en 1926 les groupements savants étaient déjà au nombre de trois cent dix-neuf, soit neuf fois plus qu'en 1917. Ainsi, la société de Kostroma fait presque figure de pionnière, dans la mesure où elle est apparue dans un paysage érudit quasiment vierge ; l'intérêt d'analyser l'origine de son personnel n'en est que plus grand.

La Société scientifique de Kostroma doit sa fondation et sa remarquable activité à l'engagement, à l'enthousiasme et au travail acharné d'un seul homme, Vasilij Ivanovič Smirnov, véritable pierre angulaire des études régionales dans la région de Kostroma et grande figure de la recherche ethnographique en Russie. Le nom de Smirnov est d'autant plus lié au destin de la Société scientifique de Kostroma qu'il est le seul à avoir exercé des responsabilités au sein de la société de sa création, en 1912, à son démantèlement par le pouvoir soviétique, en 1929. Vasilij Smirnov n'était pourtant pas originaire de la province de Kostroma, et doit son installation dans la ville des Romanov à une affectation au séminaire local : diplômé de l'académie religieuse et, comme beaucoup de ses contemporains d'origine rurale, ayant effectué tout son parcours scolaire dans des établissements religieux – les seuls à proposer une éducation gratuite –, il avait obligation de servir l'enseignement religieux à son tour. Insatisfait de son premier poste, celui de surveillant au séminaire, il décide, en 1908, de rembourser sa dette envers l'Église et devient professeur d'histoire au lycée de la ville. C'est à cette époque que Smirnov se mit à nourrir un profond intérêt pour l'ethnographie et le folklore de sa région d'adoption, et qu'il commença à mûrir un projet de groupement savant.

Le projet n'était pas des plus aisés. La province russe du début du ^{xx} siècle ne constituait pas un bon terrain pour la recherche savante. C'est même le moins que l'on puisse dire, à en croire Mihail Nikolaevič Komarov, instigateur d'une modeste société d'amateurs des sciences naturelles :

« C'est une grande tragédie que le destin de ces personnes qui, étant pour telle ou telle raison liées à la vie et aux intérêts locaux, provinciaux, ne peuvent dans le même temps ignorer certaines exigences de l'esprit plus élevées, ne peuvent ignorer le développement progressiste des idées et de la science. Le milieu provincial ne leur offre pas assez d'espace pour un tel luxe intellectuel, et dans le meilleur des cas ces personnes risquent de se retrouver absolument seules. Il leur faut de grandes réserves d'énergie pour parvenir à conserver, dans ce milieu aux intérêts futiles et riche en conflits, leur largesse d'esprit érudite, et pour consacrer leurs forces à un travail intellectuel. [...] Si ces activistes n'assurent pas en temps et en heure la conservation des résultats de leurs travaux, alors tout ce qu'ils ont fait sera réduit à néant après leur mort. On dira de leur travail qu'il aura été futile, voire stupide et, comme des cendres, on le jettera aux quatre vents³. »

Cette longue citation donne parfaitement à voir le malaise de l'érudition de province en Russie avant les années 1910. Face, en règle générale, à un niveau culturel et à une conscience scientifique extrêmement bas (40 % des hommes et plus de 80 % des femmes de la région de Kostroma étaient encore analphabètes en 1905), face à l'impossibilité légale de s'organiser en association (les premières dispositions législatives dans ce sens ne furent prises qu'en 1906, à la faveur de la première révolution russe de 1905), les précurseurs de

3. M. N. Komarov, « Pamjati G. M. Devočkina ».

la sociabilité érudite russe avaient vraiment fort à faire. On comprend donc toute l'importance du travail fourni par Smirnov et ses trois (seulement !) compagnons lorsqu'ils parvinrent, en mai 1912, à jeter les bases de ce qui deviendrait l'un des groupements savants les plus exemplaires de Russie.

Dès les premières semaines, l'objectif de Smirnov, désigné secrétaire de la société, fut de conférer à la Société scientifique de Kostroma la plus grande légitimité possible ; c'est la raison pour laquelle il chercha, d'une part, à s'adjoindre le concours des notabilités de la ville (et notamment celui du député local à la douma, Ivan Ščulepnikov) et, d'autre part, à faire connaître le groupement au plus large public, jusque dans les contrées les plus reculées de la province de Kostroma, arguant que « tout le monde [pouvait] avoir une utilité pour les études régionales ». Notons aussi au passage que l'épithète « scientifique » dans l'intitulé de la société n'avait, de l'aveu même de Smirnov, d'autre rôle que celui de « [lui] conférer plus de poids aux yeux des grands de ce monde ».

Ce grand écart entre appel aux notables et invitation au grand public de la région se révéla rapidement assez périlleux : au désintérêt des premiers, qui avaient le plus souvent les yeux tournés vers les capitales, s'ajoutaient l'indifférence et l'incompréhension du second, au moins dans un premier temps. Il était sans nul doute prématuré d'ambitionner faire évoluer dans la même structure les hommes d'influence du cru, bien souvent issus de la noblesse, et l'habitant moyen de la région de Kostroma, qui était peuplée à 90 % de paysans en 1912. On a souvent insisté, pour la Russie, sur la coexistence de deux civilisations aussi distinctes qu'hermétiques l'une à l'autre, celle des villes et celle des campagnes : le moujik russe du début du xx^e siècle n'avait résolument rien à voir avec les « intellectuels de la ville », et la perspective d'un travail en commun aurait relevé pour lui de la dernière incongruité. Ce qui explique le cuisant revers subi par la Société scientifique de Kostroma lorsqu'elle lança, dès 1912, un appel aux forces vives de toute la région : tirée à plus de trois mille exemplaires, cette invitation à rejoindre la société ne fut entendue que par dix personnes⁴... La société de Kostroma se trouva alors confrontée à une véritable « quadrature du cercle » : consciente de ne pouvoir exister efficacement qu'en recourant à tous les talents, dont, et peut-être surtout, ceux des campagnes, au plus près des réalités de la vie de la province, elle allait devoir relever le défi de concilier ce qui semblait alors inconciliable.

La première année, 82 % des cent vingt et un membres de la société étaient des urbains, représentant vingt-quatre professions. Je l'ai dit, il avait semblé important aux fondateurs de la société de la légitimer aux yeux du public (mais aussi des différents ministères susceptibles de lui accorder des subsides) en faisant appel aux notables locaux. Cette entreprise fut rapidement couronnée de succès. En 1914, la Société scientifique de Kostroma comptait dans ses rangs trois députés et le maire de Kostroma. À la suite de ces grandes personnalités politiques locales, on vit rapidement entrer à la société d'autres notabilités, telles que des juges, des percepteurs, des propriétaires terriens ou encore des marchands en vue : nous avons affaire, à n'en pas douter, à un effet d'émulation très mondain. Pendant ses deux ou trois premières années, la Société scientifique de Kostroma a dû constituer pour l'élite sociale locale une sorte de club, l'endroit où il était de bon ton d'être vu (à défaut d'être entendu, car la participation effective des « notabilités » aux travaux de la société, à en juger par les archives, était quasiment nulle). Une fois l'attrait de la nouveauté retombé, et les notables retournés à leurs occupations habituelles, on peut penser que la société cessa d'être si impressionnante pour les représentants de catégories plus modestes.

Ainsi, la quantité des membres de la société ne cessa plus d'augmenter : de trente-deux en mai 1912, elle est passée à cent vingt et un en janvier 1913, pour atteindre trois cent dix en 1916 et quatre cent dix (le maximum dans toute l'histoire du groupement) en 1919.

4. Soit un taux de retour de 0,3 % (V. I. Smirnov, *Otčet o dejatel'nosti KNO za 1912 god (god 1-yj)*, p. 5).

La révolution de 1917 et la guerre civile qui en a découlé ont détourné un certain nombre de personnes des activités savantes (on conçoit parfaitement que les priorités de la population aient changé, et qu'un certain nombre de personnes se soient détournées de la vie érudite et des obligations, notamment financières, qu'elle impliquait, dans le contexte de chaos généralisé qu'était celui de la Russie des années 1919-1921), et les effectifs de la société ne se sont stabilisés qu'à l'époque de la nouvelle politique économique (NEP), pour rester à peu près réguliers jusqu'à la reprise en main du groupement (1929) autour de deux cent cinquante, trois cents personnes en moyenne.

Il est intéressant de tenter de dégager un portrait type de l'éruudit de Kostroma à l'époque. Comme l'avaient pressenti les organisateurs de la Société scientifique de Kostroma, qui, dans leur appel de 1912, avaient ciblé treize catégories socioprofessionnelles à toucher en priorité (enseignants, agents d'assurances, médecins, agronomes, fonctionnaires de l'administration locale, entrepreneurs...), certaines professions constituaient de très appréciables viviers d'érudits. C'est le cas au premier chef, bien évidemment, des enseignants et des fonctionnaires. Cela est fort compréhensible, car au niveau d'éducation dont ils bénéficiaient il faut ajouter – circonstance non négligeable pour l'époque – un temps de loisirs incompatible avec le mode de vie rural ou le travail dans les manufactures.

Tout au long de l'histoire du groupement, les enseignants ont constitué environ 40 % de l'effectif total, dont un grand nombre d'instituteurs en fonctions dans les campagnes. On ne s'étonnera pas, bien sûr, d'une participation si massive du corps enseignant aux activités de la société savante : qui mieux que lui pouvait comprendre tous les avantages pédagogiques qu'il y avait à développer des recherches sur l'environnement quotidien des élèves ? Le développement des études régionales en milieu scolaire était d'ailleurs une des priorités de la Société scientifique de Kostroma, qui voyait dans le travail sur la « petite patrie » la meilleure introduction aux sciences naturelles et humaines⁵. Les instituteurs et institutrices de campagne étaient des candidats idéaux pour Smirnov et ses collaborateurs, notamment puisqu'ils étaient à la fois consommateurs et producteurs du savoir local ; ils ont toujours constitué le réseau d'informateurs le plus fiable et de loin le plus pérenne, par-delà les cataclysmes politiques. Et l'on imagine sans peine le plaisir et la fierté, pour ces dizaines d'enseignants dispersés aux quatre coins de l'immense province de Kostroma, presque exilés, d'être membres d'une société « scientifique », d'en recevoir toutes les publications, de participer soi-même à l'élaboration et à la diffusion du savoir ! L'histoire de la Société scientifique de Kostroma offre de nombreux exemples de collaboration fructueuse entre enseignants et société savante. Ainsi, en 1913, une formation fut offerte aux instituteurs désireux de participer à une importante mission de collecte de textes de la littérature orale populaire⁶. Au-delà de leur participation directe aux travaux de la société, les enseignants constituaient aussi un appréciable relais entre les chercheurs de Kostroma et les centaines d'élèves de la région. Dès 1913, Vasilij Smirnov écrivit à tous les établissements scolaires de la région pour leur proposer d'accorder le statut de membre associé à tous les élèves qui le souhaiteraient car, comme il l'écrit :

« Dans l'idée de la direction [de la Société scientifique de Kostroma], les élèves, en travaillant pendant les vacances scolaires, pourraient devenir des collaborateurs irremplaçables des centres scientifiques pour ce qui concerne la collecte d'informations factuelles, comme l'observation de la nature, la description des coutumes et des rites locaux, la collecte des chansons populaires, les collections zoologiques, botaniques ou minéralogiques, en un mot, par leur modeste participation à l'étude de la région. En outre, les élèves pourraient tirer de leur participation à cette dynamique de connaissances et de réflexion scientifiques de grands avanta-

5. Les « études régionales scolaires » (*škol'noe kraevedenie*) constituent jusqu'à aujourd'hui une part importante du processus pédagogique en Russie.

6. V. I. Smirnov, *Otčet o dejatel'nosti KNO za 1913 god*, p. 51.

ges, en ce qu'ils considéreraient avec plus de conscience les leçons de géographie, de sciences naturelles et d'histoire⁷. »

On voit se dessiner ici un modèle d'organisation qui finira, à terme, par imprimer sa marque à l'organisation même de la société savante : si, à l'origine, les fondateurs de la Société scientifique de Kostroma avaient une vision plutôt extensive de l'activité érudite – chacun se consacrant dans la mesure de ses moyens à la collecte et au travail de recherche et d'analyse, dont les fruits seraient ensuite mutualisés –, ils ont assez rapidement compris qu'une approche intensive, pyramidale, de la recherche serait plus à même de produire de bons résultats. Les élèves des écoles consacrant leurs vacances d'été à la chasse aux papillons ou aux contes populaires ne sont que le maillon ultime de cette chaîne : dans le contexte de la province russe, si étrangère par bien des aspects au mode de pensée des scientifiques, il était indispensable de dissocier collecte et traitement des données, et de faire des membres les mieux préparés et les plus actifs de la société des référents capables de canaliser et d'orienter les bonnes volontés moins rompues aux travaux savants.

Les fonctionnaires ont eux aussi largement participé aux activités de la Société scientifique de Kostroma, et tout particulièrement ceux qui étaient employés au service des *zemstvos*, ces structures d'autogestion locale mises en place à la faveur des grandes réformes d'Alexandre II en 1864⁸. Un grand nombre d'entre eux, du fait même de leur activité professionnelle, étaient de fins connaisseurs de la région et de ses particularités. La très pragmatique destination du *zemstvo* ne leur permettait guère de mettre en valeur ou de faire partager les connaissances n'ayant pas trait directement à l'économie ou à l'agriculture de la région : la société savante, ses réunions et ses publications sont alors arrivées à point nommé pour leur offrir une tribune. De fait, de 1912 à 1917, date à laquelle les *zemstvos* ont été supprimés par Lénine, leurs fonctionnaires ont constitué environ 15 % des effectifs de la Société scientifique de Kostroma.

Une troisième catégorie socioprofessionnelle se dégage aussi nettement lorsque l'on examine la liste des membres de la société : c'est celle des médecins (et professions assimilées, comme les vétérinaires). Ils constituaient environ 10 % de l'effectif total. Comme l'enseignant, le médecin était le type même de la personne instruite, souvent curieuse de tout, mais que sa profession avait reléguée au fin fond de la province et qui ne demandait qu'à sortir de sa retraite et à faire profiter autrui de ses connaissances. L'adhésion à une société savante étaient pour eux un excellent moyen de sortir de leur isolement intellectuel tout en faisant œuvre utile.

Certaines catégories socioprofessionnelles sont en revanche remarquablement absentes du paysage érudit. Il est intéressant notamment de remarquer que, contrairement à ce que semblent affirmer certains historiens russes, les représentants de l'Église, à de très rares exceptions près, sont restés résolument en dehors de l'activité savante. Les popes de village avaient pourtant tout pour faire de bons correspondants : lettrés, parfois érudits, ils étaient quotidiennement au contact des populations et des réalités locales, et jouissaient dans la plupart des cas de beaucoup plus de temps libre que leurs paroissiens. Le fait que Vasilij Smirnov fût viscéralement anticlérical (bien qu'étant lui-même fils de pope) n'est pas une explication suffisante. Il semble plutôt qu'une société « scientifique », résolument positiviste et empirique, ouvertement laïque, ne pouvait pas attirer les

7. V. I. Smirnov, *Otčet o dejatel'nosti KNO za 1913 god*, p. 51.

8. À l'origine, les *zemstvos* avaient été pensés comme des organes d'autogestion destinés à encadrer et améliorer la production agricole, puis s'étaient vus attribuer des tâches dans les domaines économique et administratif. Avec le temps, ils furent investis de nouvelles responsabilités, que l'on peut regrouper en trois grandes catégories : développement de l'économie locale, éducation, santé. Sur l'institution des *zemstvos*, si passionnante pour qui s'intéresse à l'histoire des études régionales, on pourra consulter : R. Philippot, *Les Zemstvos : société civile et État bureaucratique dans la Russie tsariste* ; M. Mespoulet, « Statisticiens des *zemstva* : formation d'une nouvelle profession intellectuelle en Russie dans la période prérévolutionnaire (1880-1917). Le cas de Saratov ».

ecclésiastiques ancrés dans une tradition orthodoxe séculaire⁹. D'autre part, contrairement à d'autres organisations, la Société scientifique de Kostroma n'a jamais consacré ses pages à la description ou à l'histoire des lieux de culte orthodoxes de la région : ses intérêts, on l'aura compris, étaient ailleurs.

De la même façon, et ce malgré les efforts répétés de la direction de la société, le monde paysan n'a offert quasiment aucun membre à la Société scientifique de Kostroma. Conséquence du très fort cloisonnement social que j'évoquais tout à l'heure, ou réticences devant la somme à payer chaque année au titre de la cotisation, toujours est-il que les paysans sont toujours restés cantonnés au seul rôle passif d'informateurs. Cette tendance est devenue bien plus nette encore au début des années vingt, à l'époque de la guerre civile et de son cortège de difficultés. Les quelques rares correspondants de la Société scientifique de Kostroma dans les villages ne manquaient pas de faire part de leurs problèmes, dans l'espoir parfois de bénéficier d'un soutien matériel, comme en témoigne cette éloquente lettre qu'un paysan, Rjabinin, a fait parvenir au siège de la société en mai 1922 :

« Envoyez-moi du papier et des enveloppes. Je vous informe que j'ai reçu votre lettre et je me réjouis que vous m'ayez accepté comme membre de la société, ne serait-ce que comme cela vous reconnaissez mon utilité pour l'État et en même temps je vous informe que je ne reçois pas du tout le papier que vous m'avez promis dans la lettre. En plus je vous demande de m'envoyer une attestation qui donne le droit d'envoyer des lettres et des télégrammes gratuitement. Et aussi vous n'avez pas des livres scientifiques pour l'étude ? Envoyez-moi du papier, je n'ai nulle part où écrire et pas de quoi écrire non plus, je n'ai pas d'encre ni de plume ni de crayons et en plus je vous joins des petits récits sur les moyens de divination des filles à la veille de Noël et au Nouvel An et sur les engueulades entre les popes. Et aussi indiquez-moi comment notre travail sera payé¹⁰. »

On devine donc parfaitement, grâce à ce document, que la motivation première de trop nombreux correspondants de la Société scientifique de Kostroma n'était pas la recherche en tant que telle, mais les moyens de la monnayer pour améliorer l'ordinaire. Vasilij Smirnov le reconnaît lui-même avec amertume : pendant les années les plus troublées de l'établissement du pouvoir soviétique, bien rares ont été les contributions de valeur en provenance des campagnes.

Cette règle souffre toutefois de très heureuses exceptions. Il faut à ce propos s'arrêter un instant sur le destin hors du commun d'un paysan du cru, Dmitrij Petrovič Dement'ev. Né en 1859 dans une famille très pauvre, Dement'ev était devenu tailleur, menuisier et constructeur de poêles en parfait autodidacte. C'est encore seul, avec l'aide sans doute de quelque diacre de la région, qu'il apprit à lire et à écrire. Il fit preuve très tôt d'un vif intérêt pour l'histoire et les antiquités de sa région d'origine, Vetluga. D'abord poète (exécration, de l'avis général), puis employé à la police du district, Dement'ev connut une véritable révélation le jour où il eut connaissance d'un questionnaire que la commission scientifique des archives de Kostroma avait transmis à toutes les administrations pour les guider dans la collecte de documents anciens. De ce jour, il devint le correspondant le plus assidu de la commission, qui lui doit des centaines de documents d'archives : il n'était pas rare que Dement'ev fit payer ses talents de tailleur ou de maçon en « vieux papiers ». En sept ans, Dmitrij Petrovič aura transmis à la commission des archives deux cent quatre-vingt-trois manuscrits ; il fut le premier, et le seul, paysan à avoir jamais appartenu à la vénérable institution. Malgré un mode de vie pour le moins précaire (il fut rapidement

9. On utilise d'ailleurs, en russe, l'expression d'« études régionales d'Église » (*cerkovnoe kraevedenie*) pour désigner tout ce pan de l'activité savante réalisé par et le plus souvent pour l'Église.

10. Archives de l'Institut de littérature de l'Académie des sciences de Russie (maison Pouchkine), département des manuscrits, secteur du folklore, coll. 168, chemise 2, n° 70, feuillet 8 (recto et verso). La traduction que je propose ici rend compte de la syntaxe et du style de l'auteur de la lettre, mais malheureusement pas des fautes d'orthographe dont elle est émaillée.

remercié de la police, et avait onze enfants à nourrir), Dement'ev n'a jamais renié ses intérêts premiers. Il est l'auteur de quelques articles publiés par la commission des archives, et le fondateur de l'un des tout premiers musées régionaux : au tout début du xx^e siècle, il bâtit de ses mains une petite maison d'argile, dans laquelle il présentait au public ses trouvailles archéologiques (des « restes d'animaux antédiluviens »), des objets de la vie quotidienne des paysans de la région, des livres et des manuscrits. Son enthousiasme ne retomba pas même lorsque ce petit musée fut cambriolé, et Dement'ev fut un acteur majeur de la société scientifique lorsque celle-ci vint supplanter, en 1912, une commission des archives alors en perte de vitesse. La biographie de D. P. Dement'ev est une illustration parfaite du phénomène des *entuziasty* (le terme se passe de traduction) sur lesquels reposait très largement, sinon exclusivement, l'édifice des études régionales en Russie et en Union soviétique.

Mais, nous l'avons vu, les exemples de ce type étaient plutôt rares. Consciente de la nécessité de ne pas concentrer les recherches dans la seule ville de Kostroma, et devant les réticences de la population rurale, la direction de la Société scientifique de Kostroma mit sur pied un réseau de filiales dans les villes et les villages de la région. Vasilij Smirnov avait ainsi formulé cette entreprise :

« Il me semblait indispensable de faire descendre le travail scientifique, ou au moins les activités de collecte, jusqu'au district, puis jusqu'au canton, et enfin jusqu'au village¹¹. »

Nous retrouvons ici l'idée de construction pyramidale que nous avons déjà évoquée : chacune des filiales « provinciales » de la Société scientifique de Kostroma était maintenue en activité par un très petit nombre d'*entuziasty*, et se chargeait de la collecte des matériaux, que le plus souvent elle faisait remonter, bruts, vers Kostroma. Dans la seconde moitié des années vingt, la Société scientifique de Kostroma comptait vingt-cinq filiales dans toute la région, dont huit avaient fondé leur musée (dans les conditions que l'on imagine...) et sept avaient leurs propres publications. Le réseau ainsi constitué faisait de la Société scientifique de Kostroma une des organisations érudites les plus abouties de l'Union des républiques socialistes soviétiques. La collaboration étroite et soutenue entre centre et périphérie palliait le nombre relativement faible de savants réellement impliqués dans la recherche, en facilitant notamment la collecte de matériaux ethnographiques au plus près de la réalité des villages et en facilitant l'organisation régulière d'expéditions anthropologiques. Il faut noter à ce sujet que de nombreux savants des capitales, à l'instar du grand ethnographe Dmitrij Zelenin¹², eurent eux aussi recours à cette organisation dans le cadre de leurs propres travaux.

Ce tour d'horizon de la composition du contingent des chercheurs de Kostroma ne serait pas complet si nous n'évoquions une question largement passée sous silence dans les travaux qui ont été consacrés à la Société scientifique de Kostroma, celle de la présence féminine au sein du groupement érudit. L'activité savante a longtemps été, en Russie comme ailleurs, une affaire d'hommes, ce que les intéressés expliquaient, pour se défendre de toute accusation de misogynie, par leur plus haut degré d'instruction, puisqu'ils avaient accès à l'enseignement avec plus de facilité. Dans un monde savant essentiellement masculin donc, la société de Kostroma constitue une notable exception. Notons pour

11. Cette citation est tirée d'une déposition faite par Smirnov à l'OGPU (police politique) après son arrestation. Cité par L. I. Sizinceva, « Perepiska V. I. Smirnova kak istočnik po istorii "uezdnogo kraevedenija" 1920-x gg. », p. 337.

12. D. K. Zelenin est, en 1927, l'auteur d'un ouvrage qu'il est convenu de considérer comme la bible de tout ethnographe : *Russische (ostslavische) Volkskunde* (éd. russe : *Vostočnoslavjanskaja ètnografija*, Moscou, Nauka, 1991). Le caractère extrêmement tardif de la publication en langue russe de cet ouvrage initialement rédigé en allemand (sur commande de l'éditeur) ne doit pas surprendre : on se doute de l'hostilité du régime soviétique à l'égard de toutes les manifestations d'intérêt pour la culture traditionnelle russe.

commencer que la présence du beau sexe parmi les érudits de la région était expressément prévue par les statuts de l'organisation :

« § 11. Peuvent devenir membres titulaires de la société des personnes majeures des deux sexes, de toutes nationalités et de toutes confessions [...]»¹³.

On sera sans doute surpris d'apprendre que, dès 1912, les femmes constituaient près du quart du contingent de la société (23 %). Il est intéressant de confronter ce chiffre à celui de la présence féminine dans quelques groupements savants français de la même époque : en 1913, la Société des amis des monuments rouennais comptait 12 % de femmes ; elles n'étaient, la même année, que 9 % au sein de la Société d'émulation de Moulins, et 4 % seulement à la Société de géographie de Lyon. Les érudites britanniques étaient encore moins bien loties, puisque la *Royal Geographic Society* avait pérennisé, en 1893, la règle selon laquelle les femmes ne pouvaient purement et simplement pas y entrer¹⁴.

Le caractère plus ouvert des sociétés savantes russes ne participe sans doute pas tant d'un quelconque souci démocratique que de leur histoire : en Europe occidentale, les groupements érudits étaient, pour la plupart, beaucoup plus anciens que leurs homologues russes, et ils étaient, pour cette raison, attachés à des conceptions que le début du xx^e siècle pouvait déjà considérer comme rétrogrades. D'autre part, les sociétés savantes russes différaient fondamentalement des associations européennes en ce qu'elles ne s'étaient jamais pensées en clubs d'élite plus ou moins fermés, au sein desquels l'activité savante n'était souvent qu'un bon prétexte pour réunir des notabilités soucieuses de rester « entre soi ». La création des sociétés russes, tout particulièrement après les bouleversements révolutionnaires, répondait avant tout à un besoin objectif de mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de régions encore largement méconnues. Elles n'ont dès lors jamais opéré d'autre sélection de leurs membres que celle fondée sur la pertinence et l'utilité de leurs activités pour les besoins de la cause.

Quelques éléments nous conduisent toutefois à pondérer l'influence féminine sur l'activité savante. En premier lieu, comme on pouvait s'y attendre, le déclenchement de la Première Guerre mondiale et la mobilisation générale ont largement détourné ces dames de la société ; la révolution de 1917 et les multiples difficultés qu'elle a provoquées n'ont guère amélioré la situation. Seul le milieu des années vingt a pu voir le taux de présence féminine dans la société avoisiner, comme avant la guerre, les 25 %. D'autre part, beaucoup de femmes ont eu une présence plutôt passive au sein du groupement : elles ont été fort peu nombreuses à occuper des postes à responsabilité (la Société scientifique de Kostroma n'a jamais eu ni présidente, ni vice-présidente, tout au plus une trésorière, M^{me} Sizova, pendant un an en 1918, et une secrétaire – poste, il est vrai, extrêmement central – de 1925 à 1929). De la même façon, seulement 9 % des publications de la société ont pour auteurs des femmes. Remarquons au passage que leurs sujets de prédilection relevaient surtout des sciences humaines (ethnographie, anthropologie, folklore) que des sciences naturelles, qui ont constitué un champ de recherches plus masculin.

Il est temps de dresser un bilan de ce qui vient d'être dit, pour mieux comprendre les conséquences du Grand Tournant stalinien sur la sociabilité érudite soviétique. À l'image de Vasilij Ivanovič Smirnov, l'écrasante majorité des savants régionaux en activité en Russie dans le premier tiers du xx^e siècle avaient reçu leur formation avant la révolution, ce qui leur valu, à partir de 1929, d'être considérés comme des « *byvšie* », des « ci-devant ». Beaucoup, sinon la totalité d'entre eux étaient entrés « en études régionales » comme on

13. *Ustav kostromskogo naučnogo obščestva po izučeniju mestnogo kraja*, Kostroma, 1912.

14. Cette information, comme les chiffres qui précèdent, sont rappelés par J.-P. Chaline, *Sociabilité et Érudition : les sociétés savantes en France : XIX^e-XX^e siècles*, p. 202 et suiv.

entre en religion, et étaient parvenus en quelques années à faire de la Russie un foyer exemplaire de sociabilité érudite, malgré les difficultés, notamment matérielles, l'indifférence de la population et, bien souvent, l'hostilité des nouvelles administrations bolcheviques en province. Les premières sociétés savantes russes étaient nées au XIX^e siècle du constat que les confins de l'empire étaient encore très peu étudiés et très mal connus, et l'essor de la sociabilité érudite russe coïncide avec les balbutiements de la société civile (à la faveur notamment des grandes réformes d'Alexandre II). Au XX^e siècle, l'explosion quantitative des groupements érudits, des musées et des publications sur tout le territoire s'explique avant tout par le cataclysme de 1917. Selon la juste expression de M^{me} Kiticyna, collègue et épouse de Vasilij Smirnov :

« Après la révolution la vie du village a subi de très rapides transformations, les modes de vie anciens se sont mis à disparaître. Il fallait saisir l'instant et parvenir à les fixer [...]»¹⁵.

Il était réellement question, comme le dit plus directement encore Sigurd Ottovič Šmidt, de « tirer du feu ce qui pouvait encore l'être¹⁶ ». On ne compte plus le nombre de petits musées qui se sont multipliés dans les provinces pour recueillir ce qu'il restait des propriétés nobiliaires après l'exil de leurs propriétaires. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, confiaient d'eux-mêmes leur bibliothèque et leurs collections aux sociétés savantes, dans l'espoir de les récupérer quand l'ouragan bolchevique se serait apaisé. Cette période d'intense activité de collecte, tout particulièrement dans les domaines de l'ethnographie et du folklore, est souvent considérée aujourd'hui comme un « âge d'or » des études régionales soviétiques.

Or, on le comprend aisément, l'activité des savants de province n'allait pas réellement dans le sens des préoccupations du pouvoir. Pour Staline, comme pour Lénine avant lui, le monde paysan était par essence ennemi de la révolution. Se consacrer à l'étude et à la fixation des traits ancestraux de la civilisation rurale traditionnelle était donc aller à contre-courant de la modernité soviétique à l'heure – à la fin des années vingt – où étaient lancés le premier plan quinquennal et la collectivisation agraire. Dans l'Union des républiques socialistes soviétiques stalinienne, les érudits locaux ne pouvaient être perçus que comme des freins aux grandioses transformations qu'exigeait l'avenir radieux du communisme. Dans le même temps, on aura noté que les études régionales, dans le contexte russe, offrent sans aucun doute le plus bel exemple de mobilisation de la société civile (notion qui a tant fait défaut, et qui continue à faire défaut, aux Russes). Après le 15^e congrès du parti communiste, en 1927, et la victoire sans partage de Staline sur ses rivaux, le régime soviétique se durcit pour devenir totalitaire. Il ne pouvait pas tolérer plus longtemps l'esprit d'indépendance et d'entreprise qui caractérisait les milliers d'hommes et de femmes qui s'adonnaient, aux quatre coins du pays, aux études régionales. Staline pouvait d'autant moins tolérer les représentants des sociétés savantes que ces dernières s'étaient organisées au sein d'un Bureau central des études régionales (exact équivalent du Comité des travaux historiques et scientifiques), fondé en 1922 pour coordonner et faciliter l'activité érudite. Cette organisation, qui relevait de l'Académie des sciences, échappait à tout contrôle politique et idéologique, situation insupportable au moment du Grand Tournant. Malgré de multiples efforts du pouvoir, tout au long des années vingt, pour mettre les savants locaux au pas, force est de constater que l'indépendance et l'autonomie étaient deux traits essentiels du travail des *kraevedy*. Car l'activité érudite en union soviétique est avant tout une activité des confins, aussi bien géographiques que méthodologiques : confins géographiques, car pour beaucoup de chercheurs, la province était un refuge où l'on vivait mieux que dans les grandes villes et où, plus loin des centres du pouvoir, on

15. L. S. Kiticyna, « Moja trudovaja žizn' », 1978, feuillet 8. Tapuscrit conservé au département des études régionales de la bibliothèque scientifique Dobroljubov d'Arkhangelsk.

16. J. Leskin, « Pervyj perelom », p. 68.

échappait pour un temps aux obligations d'allégeance à l'idéocratie bolchevique. Confins méthodologiques, d'autre part, car les études régionales offraient à chacun la possibilité de faire ce qu'il lui plaisait comme il lui plaisait, en échappant encore une fois au poids de plus en plus lourd de l'idéologie. Dans ces conditions, le pouvoir totalitaire n'eut d'autre alternative pour mettre un terme à cette situation insupportable pour lui que de museler définitivement les acteurs de la sociabilité érudite.

Ce fut chose faite dans le contexte plus large de la guerre ouverte du pouvoir soviétique contre le monde scientifique formé sous l'ancien régime, dont le point d'orgue a été la purge et la mise au pas de l'Académie des sciences de l'Union soviétique, à l'occasion de la fameuse affaire des académiciens, montée de toutes pièces par la police politique de Staline au début des années trente¹⁷. Il n'a pas été difficile pour les membres de l'OGPU de démontrer certains liens entre les académiciens mis en cause et leurs collègues de province, puis de procéder à des arrestations et à des simulacres de procès. Vasilij Ivanovič Smirnov se vit ainsi condamné, en février 1931, après plus de cinq mois de détention et d'interrogatoires, à trois ans d'exil dans le Nord russe. Les cas similaires se comptent par centaines. D'autres groupements savants, moins visibles, ont bien évidemment choisi à cette époque de se saborder pour ne plus attirer l'attention. Devant l'incompétence et le fanatisme des personnels venus animer, dans les années trente, les nouvelles « études régionales soviétiques », on doit bien constater que le Grand Tournant aura bel et bien tué la sociabilité érudite en Russie. Le terme même de *kraevedenie* a disparu des dictionnaires et des encyclopédies pour plusieurs décennies, et il a fallu attendre le « dégel » consécutif au 20^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (1956) pour voir se reformer timidement quelques groupements savants. Ce sont eux, d'ailleurs, qui sont à l'origine des premiers « lobbies », notamment dans le domaine de la défense de la nature (pensons à celui du lac Baïkal), qui ont marqué un certain retour de la société civile dans le jeu politique soviétique.

Résumé

L'histoire de la Société scientifique de Kostroma (KNO) est intéressante à plus d'un titre. Ce groupement érudit constitue un magnifique exemple de ce qu'il est convenu d'appeler « l'âge d'or des études régionales » en Russie. La Société scientifique de Kostroma a été active de 1912 à 1929, date de la violente reprise en main des sociétés savantes soviétiques par le pouvoir stalinien. Cette contribution se propose de dresser un panorama du personnel et des membres de cette société, l'une des plus représentatives du paysage savant russe et soviétique (*kraevedenie*). Il est particulièrement intéressant d'étudier le profil socioculturel des érudits russes en comparaison avec leurs homologues français. On s'interrogera aussi sur la participation des paysans aux travaux savants. On verra de même qu'à la différence de nombre de groupements d'Europe occidentale, la Société scientifique de Kostroma, comme d'autres sociétés russes, réservait aux femmes un rôle de premier plan. Cette étude de la composition des sociétés savantes soviétiques explique enfin en grande partie la violence avec laquelle le régime stalinien s'est acharné contre elles au tournant des années trente.

17. Sur cette « affaire des académiciens », voir notre article : C. Pernet, « Être académicien sous Lénine et Staline ».

Bibliographie

- CHALINE Jean-Pierre, *Sociabilité et Érudition : les sociétés savantes en France : XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS-Format, 31), 1998.
- KARPYČ Vasilij Fëdorovič, « O kraevedčeskom dvženii », *Izvestija*, 12 août 1930, p. 3.
- KOMAROV Mihail Nikolaevič, « Pamjati G. M. Devočkina », *Kostromskoj listok*, n° 41, 1903, p. 2.
- LESKIN Jurij, « Pervyj perelom », *Znanie – sila*, n° 11, 1988, p. 66-75.
- MESPOULET Martine, « Statisticiens des zemstva : formation d'une nouvelle profession intellectuelle en Russie dans la période prérévolutionnaire (1880-1917). Le cas de Saratov », *Cahiers du monde russe*, n° 40, 4^e trim. 1999, p. 573-624.
- PERNETTE Cédric, « Être académicien sous Lénine et Staline », dans Chaline Jean-Pierre (dir.), *Les Académies en Europe, XIX^e-XX^e siècles : actes du colloque international tenu le 20 octobre 2007 à la fondation Singer-Polignac*, Paris, université de Paris – Sorbonne / Centre de recherches en histoire du XIX^e siècle, 2007, p. 89-103.
- PHILIPPOT Robert, *Les Zemstvovs : société civile et État bureaucratique dans la Russie tsariste*, Paris, Institut d'études slaves (Cultures et Sociétés de l'Est, 14), 1991.
- SIZINCEVA Larisa Ivanovna, « Perepiska V. I. Smirnova kak istočnik po istorii "uezdnogo kraevedenija" 1920-x gg. », *Mir istočnikovedenija (Sbornik v čest' Sigurda Ottoviča Šmidta)*, 1994, p. 336-340.
- SMIRNOV Vasilij Ivanovič, *Otčet o dejatel'nosti KNO za 1912 god (god 1-yj)*, Kostroma, 1913.
- SMIRNOV Vasilij Ivanovič, *Otčet o dejatel'nosti KNO za 1913 god*, Kostroma, 1914.
- ZELENIN Dmitrij Konstantinovič, *Russische (ostslavische) Volkskunde*, Berlin / Leipzig, W. de Gruyter & Co. (Grundriss der slavischen Philologie und Kulturgeschichte, 3), 1927.